

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION MAISONS  
PAYSANNES D'ALSACE

No 7

**poètes  
et poêliers  
Lundgoviens**

Ateliers de sauvegarde et centre d'études de  
l'habitat rural alsacien Mars 1975



PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION  
"MAISONS PAYSANNES D'ALSACE"  
N° 7 MARS 1975

SOMMAIRE

Poêles et poêliers sundgoviens

inventaire: Jacques STEINMANN  
Dominique MONTAGNE  
Marc GRODWOHL

Textes: Jacques STEINMANN  
Marc GRODWOHL

1. Les centres de production-2. Aspects techniques et historiques généraux- 3. La céramique de poêle sundgoviennne des XVIIe - XVIIIes. 4. Essai de datation. Conclusions générales et perspectives ouvertes par l'étude de la céramique de poêle- 5. Notes et références bibliographiques. Inventaire.

Fp. I à 22

Planches

Fp. 23 à 49

Les croix rurales de Koetzingue

Textes: André MUNCK  
Dessins:

Fp.51 à 60

L'association publie volontiers dans son bulletin toute étude d'histoire rurale et d'ethnographie (Arts et traditions populaires) qui lui sera communiquée. Les éventuels manuscrits sont à envoyer au siège de l'association, 12 Grand Rue, 68100 Mulhouse



L'association Maisons Paysannes d'Alsace a bénéficié ces derniers mois de plusieurs aides exceptionnelles:

1. Une aide financière d'un montant de 20.000 F, accordée par l'ASSOCIATION POUR LA PROMOTION DE LA REGION FRONTALIERE BALE-MULHOUSE
2. Le Huitième Prix du Concours 1974 des chantiers de bénévoles, représentant une somme de 7500 F accordée par la CAISSE NATIONALE DES MONUMENTS HISTORIQUES.
3. Un don de 3000 F émanant du ROTARY CLUB DE THANN
4. Un don de 500 F de UGINE-KUHLMANN EST

En dépit de ces aides qui paraissent importantes, et le sont, les ressources de l'association restent très modestes, en regard des dépenses importantes impliquées par son activité.

Aussi, les dons des nombreux amis de "Maisons paysannes d'Alsace" continuent à constituer notre principale source de financement.

Ceux qui veulent matérialiser leur sympathie pour nos travaux peuvent souscrire un abonnement à notre publication (en renvoyant le talon qu'ils trouveront dans ce cahier).

Ajoutons que "Maisons Paysannes d'Alsace" n'est pas un cénacle de spécialistes, mais une association largement ouverte à tous ceux que préoccupent les problèmes de l'habitat en milieu rural, qu'il soit ancien ou contemporain.

Avec la céramique de poêle, nous abordons l'un des aspects les plus attrayants du cadre de vie de la famille paysannes sundgovienne (ou bourgeoise mulhousienne, eltkirchoise ou bâloise du XVIII<sup>e</sup> siècle). Attrayant, le sujet l'est assurément, puisqu'à travers le poêle et son ornementation variée, séduisante car il s'agit d'une production artistique finie et non d'un produit de consommation courante comme la poterie ou l'outillage aratoire, vient se poser le problème de la localisation, de l'activité et de la diffusion des centres de production, et celui des influences auxquelles ces centres de production étaient sujets. On peut se douter que cette approche, qui fait bien la distinction entre l'objet de grande consommation et l'objet dont la longévité doit dépasser, et de loin, la durée d'une génération, ne va laisser aucune place aux excès du mythe de l'art populaire qui, décidément, continuent à faire couler beaucoup d'encre.

Cette introduction pour dire que notre approche de la céramique de poêle va essayer d'être globale, et que, les auteurs n'étant ni des poêliers, ni de leurs clients du XVIII<sup>e</sup> siècle, cela va être difficile, car en ce domaine on se heurte une fois de plus à des problèmes culturels que l'on peut constater, expliquer, mais difficilement comprendre.

Voyons un peu la documentation disponible. Elle est maigre: il y a bien, parmi la documentation imprimée, quelques renseignements, d'ordre purement historique, qui vont nous éclairer au moins sur les centres de production. Ces renseignements précieux mais insuffisants, on les trouve dans les travaux de RIFF (1), de VOEGELE (2), de BIERY (3), auxquels il faut rendre hommage d'avoir eu la clairvoyance de s'intéresser à quelque chose qui, à leur époque, était quand même très commun dans les maisons du Sundgau. Signalons aussi le travail de Georges KLEIN, conservateur du Musée Alsacien, qui, par sa belle exposition de 1972, a apporté à la recherche des éléments qui ne sont pas négligeables (4).

Enfin, comme toujours, les historiens d'un village en particulier, à condition qu'ils ne considèrent pas cette monographie comme la liste des seigneurs, des curés ou des instituteurs successifs, sont des alliés précieux: pour le Sundgau et le sujet qui nous intéresse, il s'agit de KASTNER pour Volgensbourg (5) et BRENDER pour Linsdorf (6). Enfin, le travail encore inédit d'un spécialiste, J.P. MINNE.

Du côté suisse, la bibliographie n'est guère plus dense: signalons le travail de FREI sur la céramique de poêle argovienne (7).

Au niveau de la production des centres poêliers, on dispose d'une masse assez importante de matériel brut, c'est à dire de carreaux isolés, regroupés en deux endroits assez différents. Il y a d'une part la collection de l'abbé BILGER à Oltingue, impressionnante mais vraiment à l'état brut, et pas toujours très accessible.

D'autre part, il existe à "Maisons Paysannes d'Alsace" une série de carreaux de poêle recueillis en de multiples occasions:



fouilles archéologiques ou travaux de terrassement, restauration de maisons, opérations de sauvetage, dons de particuliers. Ces 91 carreaux, ou éléments de poêles, ou tessons, proviennent de 37 poêles différents, eux-mêmes répartis dans 24 localités sundgoviennes: 22 dans l'Est sundgovien, c'est à dire entre Ill et Rhin, 2 seulement dans l'Ouest, entre Ill et frontières avec la Suisse et le Territoire de Belfort, zone dans laquelle le poêle en fonte de fabrication belfortaise a pu être au moins aussi répandu que le poêle en céramique. Documentation malgré tout assez maigre: 1/7e des villages sundgoviens a livré des éléments, 37 poêles seulement sur les 10.000 au moins que le Sundgau devait compter disons au début de notre siècle. Pour compléter tout cela, qui ne pèse pas très lourd mais est quand même un début, il faut mentionner quelques éléments de référence, et aussi du "tout venant":

A H D  
J G 7 Z

Figure I: signature d'un poêlier, au dos d'une matrice de carreau de poêle provenant de Hegenthal. Musée d'Altkirch.

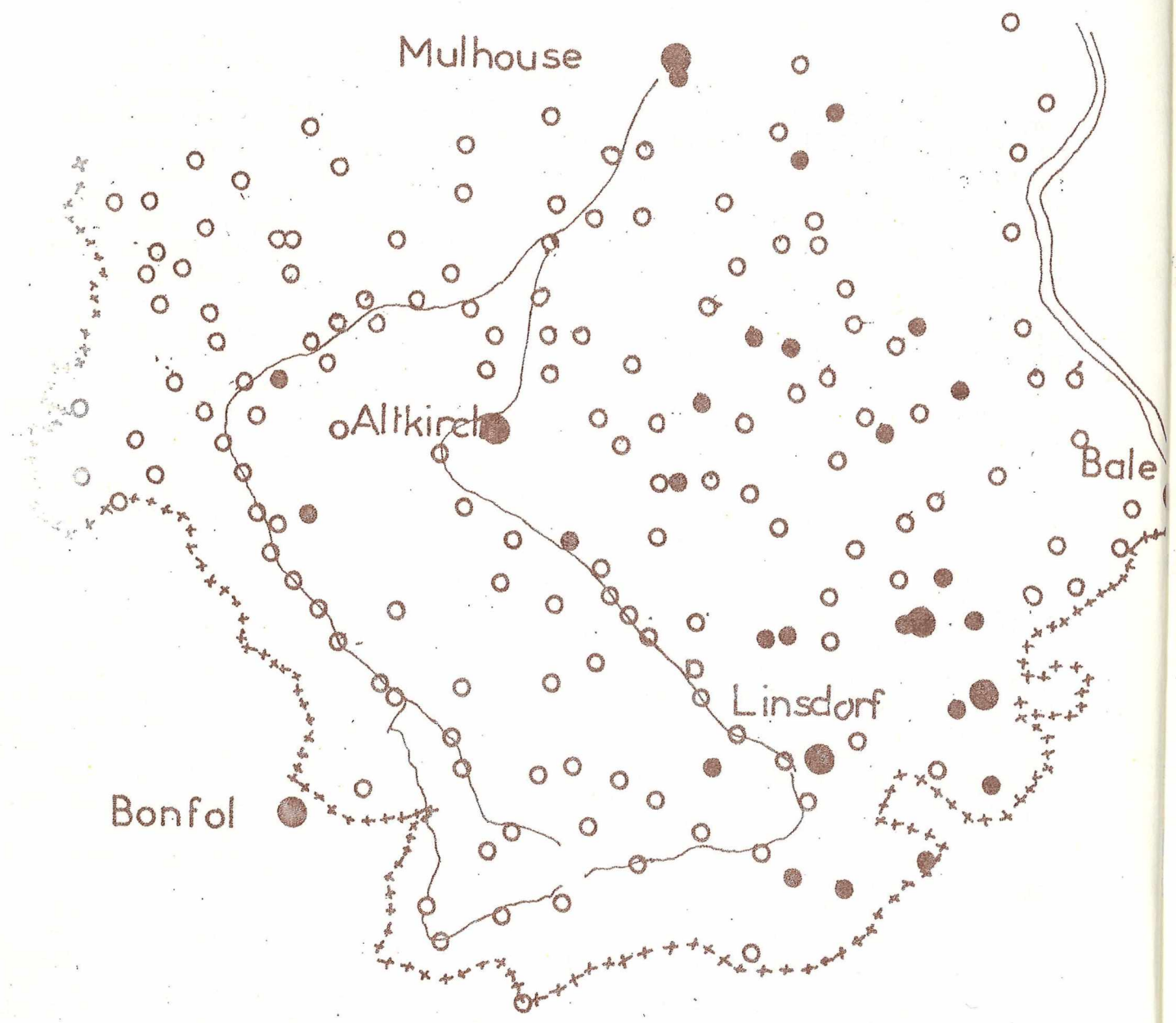
un poêle daté et signé au Musée Historique de Mulhouse, une Kunscht datée au Musée d'Altkirch -et même une matrice de carreau de poêle datée, signée et localisée-, quelques carreaux au GewerbeMuseum à Bâle, au Musée Alsacien à Strasbourg, et enfin un poêle daté et signé au Musée d' Allschwil (1778 Jakob Meusler).

I. LES CENTRES DE PRODUCTION

STINTZI (8) nous parle des potiers sundgoviens d'après la Guerre de Trente Ans, "immigrants suisses établis à Linsdorf, à Volgensbourg, à Rantzwiller, spécialisés plus tard dans la construction des fameux Chunschts". Si nulle part ailleurs on ne trouve mention de poêliers à Rantzwiller, le fait est par contre bien attesté pour Linsdorf et Volgensbourg.

A Linsdorf, au début du XIXe siècle, nous trouvons mention(6) de deux familles de poêliers: les Wenner, dont le plus ancien poêle signé est de 1808, et les Gschnell qui ne font qu'apparaître dans les registres paroissiaux.

Voyons ce que dit Kaestner (5) pour Volgensbourg en 1861: "... les tuileries les plus florissantes de la région. Cinq poteries ont utilisé pour cette année là 60 m3 de terre et fabriqué



villages  
villages dans lesquels a été recueillie  
de la céramique de poêle  
centres de production connus



des produits d'une valeur de 5400 F de l'époque. Cela mettait Volgensbourg au deuxième rang du département pour la poterie, après Rechesy. Les carreaux de poêle en faïence venaient de là."

En Suisse, au moins deux centres potiers dont la production a pu être diffusée dans le Sundgau:

Bonfol, équivalent jurassien de Soufflenheim, avec d'assez nombreux ateliers jusqu'au début du siècle, et Benken. Des ateliers de potiers urbains: Bâle, Mulhouse, Altkirch enfin, bien connu par les travaux de Robert SPECKLIN (9). Enfin Hagenthal où a été trouvée une matrice de carreau de poêle de 1672.

Mais voici donc déjà, pour la petite région qui nous intéresse, en présence à un moment donné, d'une liste large de neuf centres potiers et potiers. Et cette liste n'est probablement pas exhaustive, car rien n'exclut que parmi les innombrables poteries et tuileries, l'une ou l'autre ne se soit pas consacrée pour un temps limité à la production de céramique de poêle. Ensuite, chacun de ces centres potiers pouvait être constitué de plusieurs ateliers.

Mais, de tous ces ateliers, il n'y en a qu'un dont la notoriété a été suffisante pour que le nom n'en soit pas encore tout à fait inconnu aujourd'hui: les Wanner de Linsdorf. Les Wanner, car il s'agit d'une véritable dynastie, qui travaillait sûrement déjà au XVIIIe siècle, et dont on connaît les représentants du XIXe siècle, Frantz-Joseph W., Frantz-Joseph W. le jeune, (1823-1874), Denis W. (+1884).



Figure 2: carreau de frise d'un poêle Wanner, daté et signé.  
(Maisons paysannes d'Alsace, CI8)

Les Wanner ne sont pas les premiers venus: études au collège des Jésuites à Dôle, solide culture artistique, production techniquement au point. Leur maison à Linsdorf, toujours habitée par la famille, est celle, très riche; très ornée, de coqs de village. Parallèlement à la production potelière était mené un important train de culture: le Césarhof, c'est l'auberge et la ferme d'un des fils Wanner, César, qui, infirme, ne pouvait travailler dans l'industrie familiale. "Industrie" qui employait jusqu'à trois ouvriers spécialisés, et qui, probablement, devait faire appel au concours d'artistes de passage. Étonnants créateurs, artisans plus

qu'à l'aise, les Wanner ne dédaignaient pas se consacrer par ailleurs à la fabrication de poterie commune, commercialisée sur les marchés.

## 2. ASPECTS TECHNIQUES ET HISTORIQUES GÉNÉRAUX

Un poêle en terre cuite est constitué de plusieurs types d'éléments, maçonnés, liés ou non entre eux par une armature de fils de fer traversant la partie arrière des éléments. Ces éléments sont constitués d'une partie visible, lisse ou portant un décor en léger relief, ou profilée s'il s'agit d'éléments de socle ou de corniche.

Les carreaux proprement dits sont carrés pour le gros du poêle, rectangulaires pour les frises. Notons enfin des carreaux d'angle arrondis, des carreaux incurvés pour le montage de poêles cylindriques ou hémicylindriques.

Cette partie visible plus ou moins plane et toujours moulée vient se raccorder un élément tourné, le colombinage, de profondeur variable. Ce dernier est toujours rempli de galets et d'argile, conservant la chaleur.

C'est l'intervalle entre les colombinages qui est maçonné avec un mortier d'argile et de sable, assurant la cohésion du poêle.

On considère généralement qu'il y a eu une évolution du "pot de poêle" entièrement tourné, jusqu'aux carreaux tels ceux qui font essentiellement l'objet de notre étude. Le point de départ, à l'époque romane, serait ces poêles en culs de four, constitués de vases dont la forme rappelle assez celle de nos modernes pots de fleurs. Peu à peu, ces vases ont perdu, sur le côté visible, leur aspect circulaire, se transformant en carré ("bols pincés"). On arrive alors au "carreau-niche" gothique, toujours en creux, mais une membrane vient séparer le colombinage de la partie visible, qui devient glaçurée. Ce carreau-niche lui-même évolue vers le "carreau-cuvette" en léger creux. Le carreau à surface plane en est un aboutissement (il existe dans le Sundgau au moins depuis 1542: on en a retrouvé un fragment, glaçuré vert et inclus dans les fondations du tribunal de Lutter).

Le type archaïque du pot de poêle est représenté dans les collections de "Maisons paysannes d'Alsace" par deux séries du XVe siècle, provenant de Gommersdorf et du village disparu de Oberdorf près de Habsheim (cf planche I); seul un des pots de Gommersdorf est recouvert d'une glaçure verte. Mais nous savons qu'à cette époque, ce type de pots de poêle voisinait déjà avec des carreaux classiques, plans et carrés, portant un décor de pointes de diamant en léger relief (type que l'on retrouve avec une belle constance du Nord au Sud de l'Alsace, pour le Sundgau à Sierentz, Landser, Ferrette, Landskron, et, complet, encastré au dessus de la porte du moulin de Huttingue à Oltingue: carreau d'angle où les pointes de diamant jouxtent un profil d'homme). (10)

Le "carreau-cuvette" est représenté par un exemple d'un XVIe siècle sans doute déjà très avancé, provenant du site du village disparu de Brunn près de Lutter (figure 3): carreau à glaçure verte, avec une dépression quadrilobée flanquée de quatre roses, et un colombinage parfaitement tronconique.



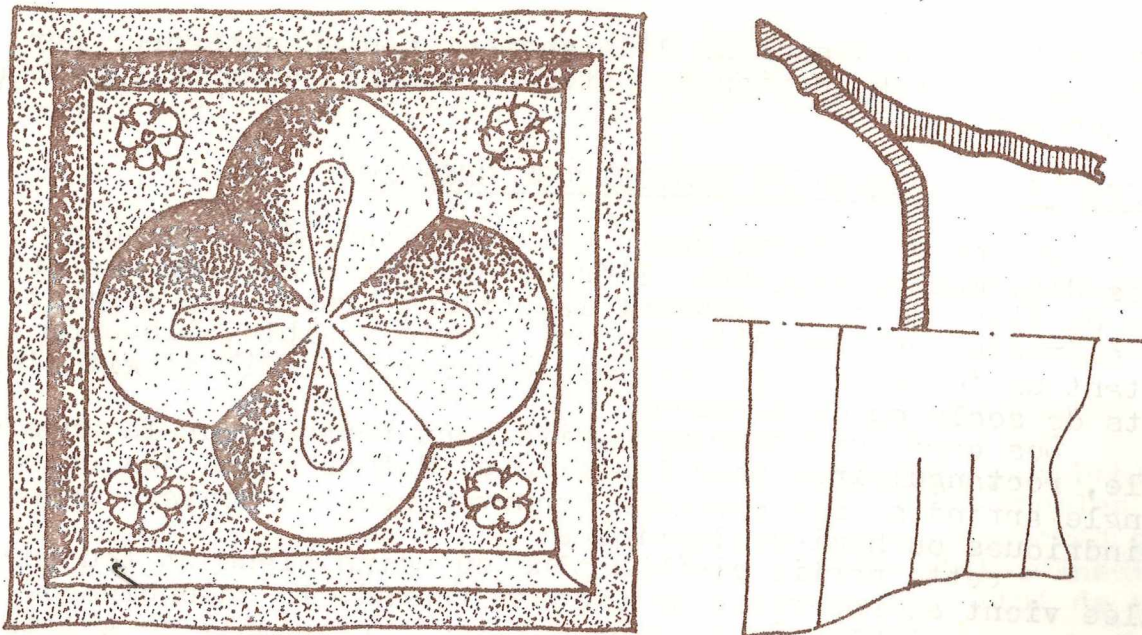


Figure 3: Carreau n° 5 C36, provenant de Lutter-Brunn ("carreau-cuvette") Echelle 1/2.

On retrouve tous les types de carreaux énumérés ci-dessus au château de Rinegg (Leymen), dont les fouilles feront prochainement l'objet d'une publication; certains d'entre eux sont de provenance bâloise, bien attestée.

Les autres carreaux, ceux qui font principalement l'objet de cette étude, sont situés dans une fourchette 1620-1870 environ, et appartiennent à deux grands types: il s'agit d'une part de carreaux à décor moulé, d'autre part de carreaux plans recevant un décor à l'engobe.

Le décor à l'engobe peut être appliqué soit au barrolet, soit, et le plus souvent, au pochoir. Dans les deux cas, la glaçure employée est invariablement plombifère. On notera également sous ce type de glaçure des décors plus fins au pinceau, ou des faux-marbres résultant du mélange d'oxydes dans la glaçure.

L'émail stannifère apparaît sur de nombreux poêles, parfois combiné, sur un même carreau, avec un décor sous glaçure plombifère; cet émail est invariablement d'un ton bleu-vert.

En Alsace, le décor à l'engobe (que l'on considère souvent comme la "faïence du pauvre") apparaît sur la poterie commune dès le début du XVIIe siècle. Son application au pochoir sur des carreaux de poêle semble, quant à elle, beaucoup plus ancienne qu'on ne le pensait (milieu XVIIIe s.): on observe cette technique déjà sur un carreau daté de 1591 au Gewerbe Museum de Bâle.

Si les poêles sundgoviens (les "Kachelofen") sont généralement homogènes, les "Kunscht", ces appareils liés à l'âtre de la cuisine, apparaissent souvent comme de fâcheux bricolages; il n'est pas rare de dénombrer sur une même Kuschte cinq, voire dix types de carreaux différents, d'époques très diverses. Dans les maisons pauvres ou modestes, cette Kunscht est d'ailleurs le seul appareil de chauffage. Les Kunscht de Wahlbach, de Wolschwiller, et surtout de Muespach et de Volgensbourg évoquent immanquablement la collecte de carreaux dans tous les greniers du village, et le souci esthétique apparaît relégué à l'arrière plan. Une bonne



Figure 4: carreau décoré à l'engobe et au pochoir, daté 1591, Gewerbemuseum à Bâle n°I894 IO69. Ech. 1/2

couche de peinture permettait de dissimuler tant bien que mal l'hétérogénéité de ces Kunscht. C'est dire si le poêle était un objet coûteux, et les carreaux étaient réemployés jusqu'à leur dislocation complète. Il n'est pas rare d'observer sur des carreaux un éclatement et un noircissement résultant d'un usage trop prolongé, de même que le décor est souvent méconnaissable tant il a été usé. C'est donc dire aussi que bien souvent, une date sur un poêle ne veut pas dire grand chose: elle ne correspond qu'au carreau qui la porte.



### 3. LA CERAMIQUE DE POELE SUNDGOVIENNE DES XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.

#### 3.1. Les terres

Elles sont uniformément d'un rouge très soutenu: c'est la terre des briques, des tuiles et des poteries, que ce soit celle de Muespach (ou'utilisaient les Wenner), de Volgensbourg, de Bonfol ou de Hegenbach. Terre difficile à travailler, comparée à celle, fine et blanche, de Soufflenheim, dont seuls les Wenner, tout à la fin de leur période d'activité, parviendront à tirer des produits finis, à surface parfaitement lisse, à texture bien homogène. De cette grande masse de terres rouges émerge un seul poêle (carreaux C23 et 22) provenant de Gommersdorf, d'une terre gris-clair granuleuse qui n'est sûrement pas sundgovienne, ce qui n'empêche évidemment pas le produit fini d'être éventuellement de production locale.

#### 3.2. Les décors

##### 3.2.1. Les décors à l'engobe et au pochoir

La grande masse des carreaux est décorée d'un motif rayonnant, généralement constitué de fleurs plus ou moins stylisées. Le carreau C34 tranche très nettement avec sa composition symétrique à un seul axe vertical (les autres carreaux étant lisibles dans les deux sens) et représente probablement un archaïsme à rapprocher des carreaux du XVI<sup>e</sup> siècle au Gewerbemuseum. (figure 5)

Parmi ces carreaux à décor rayonnant, une attention toute particulière doit être réservée au n° 13: tout d'abord, les fleurs, qui forment l'essentiel du décor ailleurs, sont ici presque inexistantes réduites à une vague fleur de lys dans les angles. Le gros du décor est constitué de quatre séries de cercles concentriques tangents, le centre de chacun d'entre eux ponctué par un soc de charrue. Que l'on compare ce carreau réalisé au pochoir au carreau à cuvette quadrilobée (N°36), et l'on constatera une évidente relation: même principe de composition, exprimé avec des moyens différents.

Voici maintenant une série de carreaux à décor rayonnant, aligné sur les diagonales du carreau: grandes fleurs à grosses pétales (C 32 et 33), parfois encore organisées autour d'un motif circulaire (C31). Ce type de décor connaît des variantes sur le modèle du C42E, les fleurs ne constituant plus de grands aplats d'engobe aux contours presque géométriques, mais sont découpées, très dense traitées presque de façon naturaliste.

A ces décors composés en fonction de la forme du carreau, il faut opposer quelque chose de très fréquent, avec d'innombrables variantes: le semis régulier de fleurettes disposées en quinconce uniformément sur toute la surface du carreau: le n° C38 à grosses pétales triangulaires, plutôt des rouelles que des fleurs, inscrites dans des losanges couchés, une série de fleurs plus réalistes, C32C, C38D, C43, C50, dans des losanges qui seraient plutôt des carrés recoupant à 45° les bords du carreau, le C22

Figure 5: carreau C34 (Biederthal) au décor composé sur un axe vertical.

où le quadrillage n'est plus que que suggéré par un point entre chaque fleur, et le C39 enfin qui n'est plus décoré que de points en quinconce. Le C16 est une version un peu tarabiscotée de ce type de décors où les fleurettes viennent s'inscrire dans un losange devenu médaillon Louis XV.

Troisième type de décor au pochoir: les guirlandes de fleurs se déployant sur la bordure du carreau, autour d'un motif central rayonnant. Le C11 en est une forme archaïque, encore très proche des décors axés sur les diagonales du carreau. Formes plus achevées: le C38 avec une guirlande encore très simple, quelques feuilles qui donnent un mouvement sinueux, dans les creux duquel s'inscrivent des fleurs à pétales rondes; le C18A, plus élaboré, les C19 et 20A, ce dernier vraiment torturé, constitué d'une multitude de fleurs très fines. Enfin, le C21, manifestement l'aboutissement de la série, très épuré, d'une simplicité qui confine à la pauvreté. Cette dernière est largement atteinte par les carreaux tardifs planche 26.



Les couleurs les plus répandues consistent en deux tons de vert, obtenus par le passage du décor à l'engobe blanche sur le fond brut de la pâte rouge, une glaçure plombifère recouvrant le tout. Suivent la cuisson, cette glaçure peut conférer un aspect plutôt brunâtre au fond.

Cette technique existe aussi en "négatif", c'est à dire que le fond est clair, jaunâtre généralement, et le décor brun foncé ou noir. Cet effet peut résulter soit de la nature de la pâte, soit de la couche d'engobe blanche qui la recouvre sur la face visible du carreau.

##### 3.2.2. Les décors à l'engobe et au barrolet

Le décor au barrolet est appliqué surtout sur les carreaux de couronnement qui, avec leurs courbes et décrochements, ne se



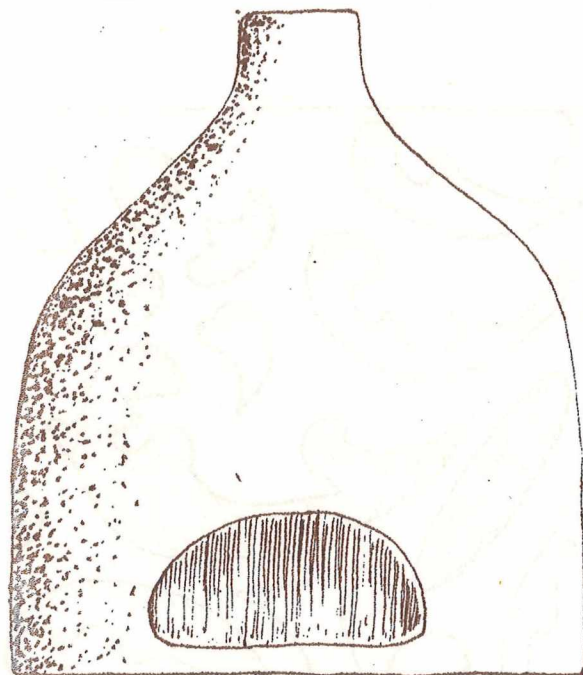


Figure 6: Bonfol, barrolet en terre cuite glaçurée.

prêtent pas au décor au pochoir, et dans les cartouches de certains carreaux moulés, pour les mêmes raisons (C9, C10). Il est plus rare sur les carreaux plans: ainsi le C6, à fond engobé vert clair, décoré d'une fleur avec tiges et feuilles en brun, ocre et vert.

Une technique encore moins répandue est le mélange d'engobes, permettant d'obtenir une surface marbrée dans des tons gris-brun-blanc, dont on ne connaît dans le Sundgau qu'un exemple de Biederthal (à rapprocher d'un pot à lait provenant de Rentswiller), alors que les poêles de ce type sont très répandus en Argovie et dans le canton de Lucerne.

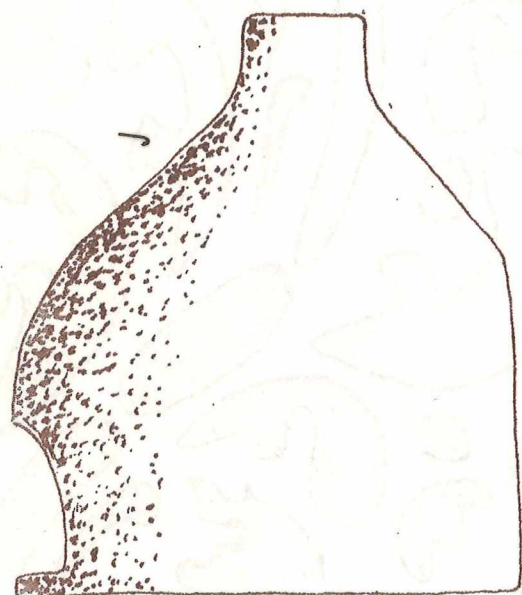
### 3.2.3. Les décors au pinceau

a) Sur un fond engobé jaune, décors verts sous une glaçure incolore, floraux ou marbrés: C8, C45. Provenant de Wahlbach, deux carreaux en faux marbre, l'un plan, l'autre à décor moulé en faible relief, effet produit par le mélange dans une glaçure incolore couvrant un fond engobé blanc jaunâtre d'oxydes brun et vert (C2A, C5). Les carreaux de corniche correspondants ont été trouvés à Hommersdorf et Bantzenheim, ce qui montre bien la faveur dont a dû bénéficier ce type de décor à un moment donné.

b) une catégorie de décors beaucoup plus élaborés, qui figurent sur les carreaux de frise et d'angle de certains poêles constitués à part cela de carreaux de grande série. Le C49 en est un bon exemple, carreau de frise allongé, à décor floral sur les côtés et dans un médaillon central quadrilobé d'inspiration Louis XV. Décor très fin, réalisé en bleu sur fond engobé blanc sous glaçure incolore, qu'on retrouve assez souvent sous cette forme florale, mais dans lequel peuvent aussi s'intégrer des représentations d'animaux, de paysages, des sentences etc... (II)

Le C42 témoigne de la même technique, mais son décor est bien Louis XVI: carreau d'angle d'un poêle qui était constitué de carreaux émaillés bleu-vert, décoré d'un paysage -un arbre, un château et une église sur une colline- qui n'est guère sundgovien et qui s'inscrit dans un médaillon entouré de fleurs. La frise de ce poêle témoigne du même goût.

Le C42 témoigne de la même technique, mais son décor est bien Louis XVI: carreau d'angle d'un poêle qui était constitué de carreaux émaillés bleu-vert, décoré d'un paysage -un arbre, un château et une église sur une colline- qui n'est guère sundgovien et qui s'inscrit dans un médaillon entouré de fleurs. La frise de ce poêle témoigne du même goût.



### 3.2.4. Autres techniques de décor

Le type de décor décrit ci-dessus a fait l'objet d'une tentative de production en série, illustrée par le CI2, carreau de frise recouvert d'une engobe blanche dans laquelle on a tout simplement imprimé le décor (très semblable au C49) à l'aide d'un timbre enduit de cobalt. Il en existe au moins deux versions, une florale, l'autre figurant, toujours dans un médaillon quadrilobé, une église bien sundgovienne, peut-être celle de Linsdorf-St-Blaise.

### 3.2.5. Décors moulés

Héritiers des carreaux de poêle du Bas Moyen-Âge et de la Renaissance, nos carreaux de poêle moulés présentent un décor le plus souvent en faible relief, d'ailleurs sans grande variété si on les compare aux catégories de carreaux décrites plus haut.

Provenant d'un même poêle d'Eschentzwiller (dans une maison de 1580), voyons les C27 et C28, l'un carreau de couronnement, l'autre élément d'angle. Le premier comporte entre les deux rebords une tête d'ange en assez forte saillie, à rapprocher des carreaux de Johannes Lehr, poêlier de Mehlingen (Suisse) à la fin du XVIIe siècle (poêle daté de 1677 au Landesmuseum de Zurich). Le second, une colonne d'angle à demi-engagée, reposant sur un motif qui pourrait être celui, fréquent dans l'architecture du XVIe siècle finissant, de la feuille d'acanthé s'enroulant en spirale, ou alors, mais c'est sans doute là un excès d'imagination, une adaptation très libre de la crose bâloise à un volume cylindrique. Dans la partie plane s'inscrit, dans un rectangle en creux, un cercle surmonté d'une couronne et entouré de motifs Renaissance assez estopés, ce qui laisse supposer que le moule était quelque peu fatigué. Ces deux éléments sont couverts d'une glaçure plombifère verte, directement sur une pâte rouge assez grossièrement travaillée.

Second groupe d'éléments, celui provenant du Tribunal de Lutter: tout d'abord des carreaux ordinaires, présentant un hexagone en saillie flanqué de quatre fleurs de lys dans les angles (C26). Ces carreaux existent en deux versions, l'une vert clair (glaçure sur engobe blanche) une autre vert foncé (la même glaçure sur le fond rouge laissé brut). Ensuite, un carreau d'angle à colonnette semi-engagée (C37), mais sur les 2/3 de la hauteur du carreau seulement. Là aussi, deux versions, une vert clair comportant un anneau autour de la base et du sommet de la colonnette, une vert foncé sans anneau; sur la partie plane, un rectangle en creux dans lequel s'inscrit un ovale flanqué de quatre étoiles, motif que l'on retrouve reproduit sur les carreaux de frise. On peut assez facilement admettre que le carreau d'angle C37 est une version simplifiée de l'exemple d'Eschentzwiller: les motifs Renaissance disparaissent, la colonne d'angle se résorbe, l'ovale devient rectangle.

Quant au carreau à hexagone et fleurs de lys, on le retrouvera au Musée d'Alschtwil et sur une Wunsch de Volgensbourg (CI) également sous glaçure verte, mais n'étant manifestement pas issu du même moule (carreau plus petit, fleurs de lys plus grasses).



Du même ensemble, assez hétérogène, de Volgensbourg, un carreau occupé par un cercle en faible saillie, avec monogramme IHS, coeur et clous, les angles meublés par des rosaces. Le carreau d'angle correspondant présente, toujours en assez faible saillie, une fleur de lys inscrite dans un ovale. Ces deux carreaux (C30, C29) sont recouverts d'une glaçure incolore leur conférant un aspect brun clair pour le C30, brun foncé pour le C29 qui a subi un coup de feu.

Autre groupe de carreaux moulés: ceux recueillis sur la Kunscht de la maison de I668 à Wahlbach: le C24, déjà évoqué plus haut, qui présente un cercle en faible relief entouré de rameaux, sous une glaçure marbrée; les C3A et C3B sont des carreaux constitués de carrés juxtaposés, dont les angles sont coupés par un quart de cercle. Le C3A est en gobé de blanc, les contours des carrés rehaussés de bleu, sous une glaçure incolore. C3B est d'aspect brun foncé: glaçure plombifère rehaussée de manganèse. On possède aussi l'élément d'angle correspondant à C3A: C3C qui présente sur la face plane les deux carrés bleus, sur la partie incurvée un cartouche classique en creux, bordé d'un marbrage bleu et blanc.

Dernière série, celle de Biederthal: carreau de frise sur lequel s'alignent, en relief assez accusé, des colonnettes ou balustres, sous une glaçure marbrée (C33C), et joint correspondant. Le reste du poêle était constitué de carreaux décorés au pochoir, y compris ceux de l'angle qui comportaient par ailleurs une colonnette à rapprocher du C37.

La matrice de I672 du Musée d'Altkirch attire notre attention sur un type de carreaux moulés très différents d'expression: il s'agit de décors à base florale, très symétriques et caractérisés par l'extrême découpage des motifs (alors que les carreaux vus plus haut sont constitués généralement d'un motif unique sans fioritures: tête d'ange, hexagone, fleur de lys). Dans le Sundgau, des carreaux de ce type (on n'en connaissait jusqu'à présent qu'une matrice, heureusement localisée et datée) ont été découverts tout récemment par Robert Schweitzer sur le site du village disparu de Leibersheim près de Riedisheim (I2). Ils sont davantage connus en Suisse: le musée de Gofingen conserve toute une série de matrices, provenant de l'atelier de Hans Müller (I606, I608, I6I2) et Hans Casper Müller (I666). Möriken en Argovie a également livré un carreau de ce type qui, par son décor, rappelle plus les carreaux décorés à l'engobe et au pochoir que les carreaux moulés traditionnels.

#### 4. ESSAI DE DATATION

##### 4.1. Par le décor d'après les éléments de référence

Le Musée d'Altkirch conserve une Kunscht datée de I770 (sur une rangée de carreaux de frise du type C49) qui comporte par ailleurs, sur l'étage supérieur, une série de carreaux identiques à notre C33 c'est à dire décorés d'une fleur à grandes pétales. Le C33 provient d'une Kunscht homogène de Biederthal; il y était associé à des carreaux de frise moulés et marbrés.

La banquettes inférieure de la Kunscht du Musée d'Altkirch est constituée de carreaux non pas identiques, mais très proches de notre C42E (motif floral rayonnant très dense). Sur un même poêle

assez homogène coexistent donc deux types de carreaux, le premier décoré de grands aplats d'engobe, le second très ajouré mais procédant toujours d'une même façon de meubler le carreau par un décor rayonnant.

Sur un des côtés, peu visible, est employé, isolé, un carreau identique à notre CI, mais sortant d'un moule très usagé. Dans ce contexte de I770, il s'agit sans doute d'un réemploi. Nous retrouvons ce même carreau (hexagone cantonné de fleurs de lys) dans la collection de l'abbé Bilger à Oltingue, dans une version non plus verte, mais marbrée, portant la date I746 et l'inscription LIN(sdorf). Il va sans dire que des éléments permettant de dater d'aussi près un type de carreaux sont tout à fait exceptionnels, et celui-ci en particulier pose d'ailleurs un problème. En effet, ces carreaux sont très proches de ceux qui constituaient le poêle du Tribunal de Lutter, qui peut être daté avec précision de I62I; la longévité de ce décor, surtout si l'on tient compte de la coupure de la Guerre de Trente Ans, est étonnante: plus de I20 ans.

Ainsi, si l'on fait le point sur la production du XVIIe s. et du siècle suivant jusque vers I770, celle-ci se caractérisera par son extrême variété. Coexistent en effet:

- des carreaux à décor moulé: hexagones fleurdelysés ou à guirlandes de roses, ovales, rangées de colonnettes, colonnette d'angle, sous des glaçures vertes ou marbrées;
- des carreaux à décor au pochoir: motifs rayonnants très découpés ou au contraire constitués de grands aplats. Semis de fleurs en quinconce, qui apparaissent sur le poêle de I778 au Musée d'Allschwil, poêle qui, par ses colonnettes d'angle, se rattache encore à cette première période.

La date suivante, I808, est celle du poêle du Musée Historique de Mulhouse; elle marque un tournant. Si les carreaux de frise en fausse fayence Louis XV y sont toujours présents, y apparaissent par contre les carreaux décorés d'une couronne de fleurs et feuillages finement découpés. I830: date d'un poêle aujourd'hui détruit de Rantzwiller, constitué de carreaux du type CI6 (semis de fleurs un peu sophistiqué), avec en frise toujours les mêmes et inévitables fausses-fayences (le décor subsistera jusque vers I870, sous sa forme industrialisée décrite au chapitre 3:2:3).

En ce qui concerne la céramique moulée (I3), où'il conviendrait d'attribuer dans son ensemble aux XVIIe-XVIIIe S., un cas aberrant, signalé par G. Klein (4): le C29 qui daterait de ... I852. Mais la tradition locale, concernant le poêle dont provient notre échantillon, assure qu'il proviendrait du prieuré de St Appolineire, donc avant I789, ce qui "colle" mieux avec notre datation. Par sa qualité de pâte et de glaçure, ce carreau C29 est parent du C3B.

Reste un type de carreaux qui n'est pas encore situé dans le temps: ceux décorés au barrolet. Ils sont de toute façon exceptionnels, limités autour de Volgensbourg surtout. Ils sont peut-être l'oeuvre de poêliers occasionnels: le barrolet est l'instrument de décor du potier, avant d'être celui du poêlier.



#### 4.2. Essai de datation d'après la forme

On sait que l'étude des formes, et plus spécialement celle des lèvres des vases, a permis d'établir des chronologies très précises pour la céramique usuelle médiévale par exemple. L'étude de la lèvre des colombinages aurait pu être tentée, mais la faiblesse statistique de notre matériel venait l'interdire. D'autant plus que sur des carreaux sortant manifestement du même atelier, à la même époque et recueillis sur un même poêle, on remarque des profils de colombinages tout à fait différents, encore que leurs volumes soient identiques (cf figure 7).

En fait, seule la face visible du carreau est sujette à l'influence de modes passagères plus ou moins datables (et encore...). La réalisation du colombinage, non visible, ne procède d'aucun souci esthétique. Par contre, le poêle doit être maçonné, suivant des techniques qui, elles, ont pu évoluer dans le temps (lients, armatures métalliques etc...).

Un échantillonnage de 22 carreaux a été constitué, ne retenant que les carreaux formant le gros du poêle, à face visible carrée. On a cherché à établir le rapport entre le diamètre à l'ouverture du colombinage, et la profondeur totale du carreau; la moyenne se situe au rapport 1/1,9, ce qui signifie que le colombinage est deux fois plus large à son extrémité, que le carreau n'est profond. Voici la liste de ces rapports, du plus petit au plus grand:

CI3-CI-C 32-C43-grande fleur de lys Lutter-CI9-C20-C33-Moyenne-C6-CI8-C5-C3B-C34-C23-C22-C3I-CI6-C8D-C8B

Ainsi, le carreau CI3, le premier de la liste, se présente comme très profond, pratiquement aussi large que haut. Les derniers de la liste sont plats, leur colombinage atrophié. La profondeur du colombinage semble d'autant plus fonction de la technique de montage du poêle, que l'on remarque que tous les carreaux inférieurs au rapport moyen 1/1,9 (à deux exceptions près), c'est à dire "profond" ne sont pas percés de trous destinés au passage de fils de fer assurant la cohésion d'un ensemble de carreaux. Par contre, pratiquement tous les carreaux au delà de cette moyenne (=les carreaux "courts") prévoient ce problème de liaisonnement.

Donc, voici opposés deux types de carreaux: le premier, pouvant paraître archaïque: les carreaux sont montés comme des briques, ce qui implique qu'ils soient profonds. Le second, où la largeur du mur de carreaux est réduite du fait de la présence d'une armature métallique -améliorant d'ailleurs nettement la cohésion de l'ensemble-, semble plus "moderne".

Il est bien sûr tentant de rechercher s'il n'y a pas une homogénéité de décors dans chacun de ces deux groupes, et s'il n'est pas possible d'établir une relation décor/technique de montage.

Dans le premier groupe, l'"archaïque", on trouve d'abord le gros des carreaux à décor moulé: l'hexagone fleur de lys de Volgensbourg, la grande fleur de lys de Lutter. Pour les décors à l'engobe et au pochoir, prédominent ceux rayonnants et à grands aplats:

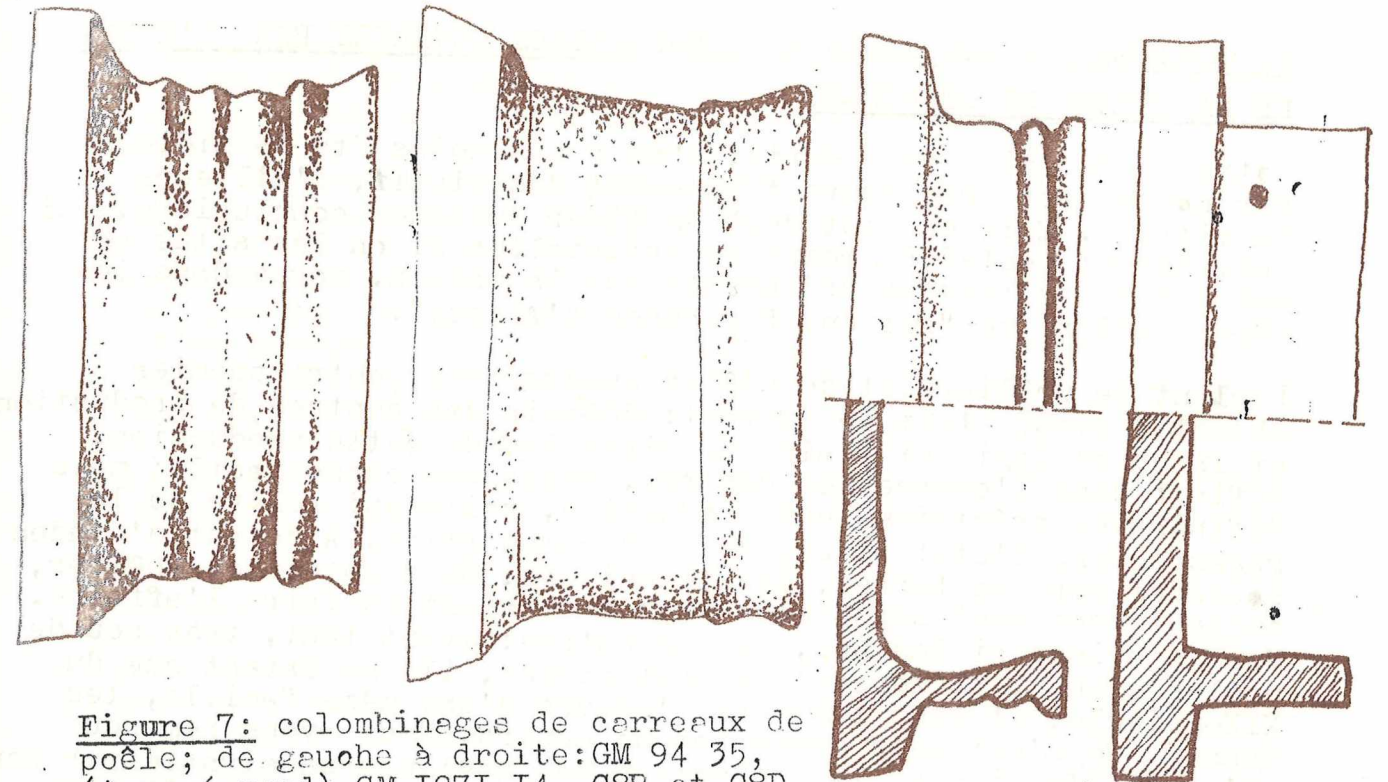


Figure 7: colombinages de carreaux de poêle; de gauche à droite: GM 94 35, (tourné rond), GM I97I I4, C8B et C8D, identiques sur face visible. Echelle: 1/2

C32, C33, GM I97I I4 (très parent de C32), GM 94 35 (grande fleur de lys). Le semis régulier de fleurettes est représenté par C43 (le seul de ce type suffisamment complet pour être intégré dans notre échantillonnage). Enfin, nous retrouvons le CI3, ce carreau au décor singulier (cercles concentriques et demiers), au colombinage presque tronconique. Dans ce premier groupe, deux carreaux à décors de guirlandes, CI9 et C20, étonnent par leur présence: leur colombinage est percé de trous pour l'armature, leur décor ne correspond pas à l'idée que l'on a pu se faire de la production "archaïque", au vu des exemples précédents -qui restent d'ailleurs largement majoritaires. Dans le second groupe prennent surtout place les carreaux à décors que nous avons daté plus haut du XIXe siècle: décors à l'engobe et au pochoir (CI8, C22 et 23, CI6, C2I, C3I), quelques décors peints (C6, C8), un décor moulé en très faible relief (C3) et un carreau à surface marbrée (C5)

#### 4.3. Conclusions

Ainsi apparaît, dans ses grandes lignes, une évolution de formes et de décors, qu'une étude plus approfondie portant sur une plus grande masse de matériel permettrait certainement d'affiner. La première moitié du XVIIIe s. voit coexister un assez grand nombre de formes différentes, de techniques de décor: disons toutes celles qui sont représentées dans notre collection. Et, à la fin du XVIIIe siècle, et tout au long du XIXe s., cette évolution tend non pas vers l'apparition de types nouveaux, mais plutôt vers une sélection de quelques types préexistants, simplement d'une exécution devenant de plus en plus fine.

Jacques Steinmann, Marc Grodwohl



## 5. CONCLUSIONS GÉNÉRALES ET PERSPECTIVES OUVERTES PAR L'ÉTUDE DE LA CÉRAMIQUE DE POÊLES

Notre étude, bien que courte, n'en a pas moins été fastidieuse par son aspect trop souvent purement descriptif, d'ailleurs inévitable. Mais on peut déjà en tirer quelques conclusions, qui deviendront peut-être moins superficielles si on les situe par rapport à nos travaux précédents sur la maison, parus dans les mêmes cahiers de "Maisons Paysannes d'Alsace".

Parlant de poêliers et de poêles sundgoviens, notre premier objectif avoué était le suivant: définir des centres de production, et la chronologie et l'aire de diffusion de cette production. Définir dans l'espace les centres, voilà une chose facile; mais définir avec précision leur production, voilà qui relève de la gageure dans l'état actuel de la documentation. A défaut d'études poussées sur les terres, les techniques, un dépôt de poêlier, ou seulement quelques poêles signés auraient pu faire l'affaire. Nous n'avons ni les uns, ni les autres: avant tout, très peu de poêles signés. Et lorsqu'ils sont signés, ils ne datent que du XIXe siècle, et sont toujours l'oeuvre d'une même famille, les Wanner. Ce n'est sans doute pas un hasard. Nous avons remarqué qu'au XVIIIe siècle, la production des poêliers se signale par son extrême variété en formes, en techniques; variété d'inspiration, aussi, qu'elle soit résolument bourgeoise ou d'une naïveté qui nous semble, bien à tort, spécifiquement rurale: aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, les poêles mulhousiens et bôlois étaient identiques à ceux du Sundgau.

Au XIXe siècle, cette variété disparaît. D'un côté, nous avons à Linsdorf les Wanner, installés confortablement au centre de l'aire de consommation de leurs produits: produits peu personnalisés dans l'ensemble, au décor qui confine souvent à la mièvrerie, et destinés à une clientèle qui nous semble essentiellement rurale, puisqu'il s'agit uniquement de Kunscht et de Kachelofen immeubles, qui à cette époque là disparaissent en milieu urbain.

De l'autre côté, il y a les poêliers d'Altkirch -et ceux des centres urbains périphériques- s'orientant vers la production de petits poêles mobiles, les seconds se diffusant au détriment des premiers.

Un fait à faire ressortir ici: prolifération de produits différents aux XVIIe et XVIIIe siècles, qu'on expliquera par un nombre sans doute important d'ateliers, coexistence de genres différents: masse hétérogène qu'il est séduisant de mettre en relation avec la maison paysanne. Rappelons-nous les mutations de la maison depuis 1600: vers 1620, un art de décorer la maison paysanne commence à se dégager du modèle de la maison seigneuriale ou du riche bourgeois citadin. Un art original, mais certainement pas populaire car il ne concerne que des maisons très cossues. Vient la coupure de la Guerre de Trente Ans, et les conséquences de l'immigration qui lui est consécutive: imaginez, vers 1660, un village, avec ses ruines et ci et là, un chantier de reconstruction: survivants autochtones construisant dans une tradition locale antérieure à la Guerre, immigrants apportant leurs méthodes et

et leur art propres, petites gens bricolant avec les moyens du bord, en fait brassage de cultures qui ne va pas se stabiliser et donner quelque chose d'essentiellement sundgovien avant le milieu, voire la fin du siècle suivant. Sans ces conditions, inutile de penser à une chronologie fine: les XVIe et XVIIIe siècles, époques de stabilité relative à l'échelle de notre petite région, s'y prêteraient à la rigueur; le XVIIe siècle, époque de crises, le XVIIIe siècle, période de lente stabilisation, pas du tout, ou alors seulement à l'échelle d'un village ou d'un groupe de villages, à condition de se rappeler le problème des clivages sociaux. La construction d'une maison d'ouvrier agricole n'est pas déterminée par les mêmes facteurs que celle d'un laboureur: le second a des préoccupations esthétiques ou, plutôt de représentation sociale, que l'absence de moyens rend étrangères au premier, même s'il tente de singer.

Même schéma pour les carreaux de poêle: demande très diversifiée, pour des raisons de moyens autant que pour des raisons d'oppositions de cultures aux XVIIIe-début XVIIIe siècles. De quoi faire vivre un monde d'artisans. Le problème n'est donc pas à poser sous forme d'une opposition entre des faits "archaïques" et des faits "modernes"-si nous avons employé notamment dans cette étude ces termes, c'est uniquement pour des raisons de commodité-.

Le XIXe siècle: demande exprimée uniquement en termes de coût; le même poêlier fabrique un modèle riche et un modèle pauvre: plus de carreaux dans le premier cas que dans le second, voilà toute la différence. On pourrait presque parler, pour les Wanner, qui dominent le marché, d'"impérialisme culturel": gens cultivés, les Wanner ont inventé quelques modèles de bon goût (pour nos yeux de citadins), en fait, comme nous l'avons dit plus haut, d'une fastidieuse mièvrerie par rapport à ce qui existait auparavant, et n'en sont pas sortis pendant un bon siècle.

Et, évidemment, un parallèle peut à nouveau être fait avec la maison dans son ensemble: en regard de la séduisante variété qui les caractérisaient aux XVIIe et XVIIIe siècles, les maisons rurales du XIXe siècle nous apparaissent comme tristement standardisées.

Cette peinture un peu noire ne doit pas faire oublier les talents de notre famille de poêliers, lorsqu'elle s'exprimait avec le pinceau, lâchant pour un temps ses pochoirs. Inspiration souvent bien patriotique, lorsqu'il s'agit de textes: "Liberté-Egalité-Fraternité" sur un poêle de 1830 à Rentzwiller, "Erste Jahr die Preussen im Elsass" sur un poêle de 1872 à Obermorschwiller, etc...

Inspiration le plus souvent florale sur les frises en fausse-fayence, d'un style Louis XV qui n'en finit pas, se répétant inlassablement de 1770 à 1870.

Imagination débridée parfois, ou plus simplement figuration de scènes de la vie de tous les jours: certains poêles, même du XIXe siècle sont de beaux livres d'images, où la réalité se mêle au fantastique... et au didactique. Ainsi cette série de



médailles, avec vache, lutins coupant du bois, cueillent des cerises, cerf, tout cela avec légendes en orthographe dialectale. Paysages imaginaires ou sundgoviens. Dromadaires et chèvres. Chasse dans un paysage de collines que les couleurs bleues font paraître automnal, se déployant sur toute une Kunscht de Bouxwiller... Voilà qui change un peu des carreaux décorés au pochoir, mais qui devait coûter fort cher. Le rôle des artistes de passage n'est sans doute pas négligeable, en ce qui concerne la réalisation de ces décors personnalisés.

Dans la Stube du riche laboureur sundgovien, le poêle n'est donc pas seulement un appareil de chauffage: il est aussi un coin-spectacle, auquel répond, du côté de la rue, le Hergotswinkel surmontant la table et les bancs d'angle traditionnels.

Réalité toute différente, spectacle aussi, mais moins réjouissant pour l'oeil, dans la Stube du petit paysan ou de l'ouvrier agricole: pas de poêle, mais seulement une méchante Kunscht, généralement constituée de carreaux différents ramassés ci ou là, ou d'un fonds constitué par une ancienne Kunscht homogène, réperée avec un invraisemblable bric à brac, pendant deux ou trois siècles, jusqu'à effondrement total.

Maintenant que nous connaissons un peu mieux la céramique de poêle sundgovienne des XVIIe-XIXe siècles, nous pouvons faire le point sur ce qui l'a précédée. Le bilan sera maigre, et nous l'avons déjà fait ailleurs (10): au XVe siècle -un XVe s. déjà avancé- l'appareil de chauffage, monté en pots ou en carreaux, indépendant de la cheminée de la cuisine, ou lié à elle, mais dans une autre pièce, était chose courante dans les maisons paysannes. C'est à dire et c'est cela qui est intéressant, que l'opposition cuisine-Stube qui singularise la maison paysanne alsacienne face à ses voisines welsches existait déjà. A ce sujet -le plan et les appareils de chauffage dans la maison paysanne du Bas-Moyen-Age- la fouille par ailleurs méritoire de R. Schweitzer sur le site du village déserté de Leibersheim (12), un peu ingrat en ce qui concerne l'habitat du Bas Moyen-Age, nous laisse sur notre faim. Celles de Meyer et Brunel à Colmar nous apportent plus de renseignements à ce sujet. Passons sur la remarquable typologie et chronologie de la céramique de poêle colmarienne, qui aurait mérité d'être inscrite en tête de la liste des ouvrages de référence de notre étude, pour insister sur ce qui nous paraît être l'un des temps forts de la recherche de Meyer et Brunel: la découverte d'un habitat des Xe-XIe siècles, avec foyer d'une part, poêle d'autre part. L'examen des ruines des habitats de nos châteaux-forts vosgiens, complété par la fouille, révèle d'ailleurs la même distinction entre feu ouvert, et, partent, entre cuisine et Stube.

Par le biais de la céramique de poêle, nous en venons à constater la permanence d'un certain type d'habitat rural pendant le dernier millénaire. Elle va nous amener aussi à nous poser la question de la dévalorisation de cet habitat traditionnel. En effet, les Wanner cessent leur production avant 1880: pour quelles raisons? On peut avancer la baisse ou la disparition de la demande, le

mercé étant saturé en raison de la dépression démographique (= de l'absence de construction de nouvelles maisons) et d'un éventuel manque généralisé de moyens financiers. Cela est un phénomène qui pouvait ralentir la production, mais non la condamner à tout jamais: une entreprise analogue aurait pu reprendre alors que la conjoncture lui était de nouveau favorable. Rappelons que les Wanner fabriquaient des éléments destinés au montage de poêles immeubles, Kachelofen et Kunscht, et regardons à nouveau la carte de provenance de nos objets (page 2). On est frappé par la faiblesse du matériel provenant de l'Ouest sundgovien, région de Dannemarie surtout, et ce n'est pas tout à fait un hasard (nous avons dit que cette région connaissait aussi les poêles en fonte, mais ce n'est pas une explication suffisante). Elle correspond en fait à l'absence de Kunscht et de Kachelofen dans cette zone au moment où nous faisons notre enquête, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas eu autrefois (témoignages oraux, découverte de tessons, etc...). Cela veut simplement dire que, dans cette région ils ont disparu plus tôt, remplacés en général dès 1900, voire plus tôt par les poêles mobiles d'Altkirch ou peut-être de Bonfol. Cela pourrait correspondre, à notre avis, au changement de fonctions de la Stube: plus tôt qu'ailleurs, la Stube est abandonnée, cesse d'être le cadre de vie quotidien de toute une famille, chauffé par l'immense Kachelofen. Le poêle mobile, plus petit, alimenté depuis la pièce dans laquelle il se trouve et non plus depuis une ouverture dans le mur de la cuisine, est plus rapide et plus facile à chauffer, et, accessoirement, plus économique en bois. Par ailleurs, on remarque que la suppression du Kachelofen correspond à l'installation d'un conduit de cheminée (inexistent dans la maison traditionnelle) auquel peuvent se raccorder et se raccordent d'autres appareils de chauffage mobiles, dans les chambres à coucher.

Voici qui est clair: plus tôt qu'ailleurs, cette zone a vu une structure familiale en mutation faire éclater le cadre de la Stube en plusieurs lieux chauffables où les individus peuvent s'isoler. (ce qui est peut-être à mettre en relation avec ce que nous disions, et que Specklin avait dit avant nous, de la famille paysanne de Gommersdorf à la fin du siècle dernier). C'est, bien sûr, la tendance généralisée partout actuellement (ce qui nous a permis de sauver du massacre quelques carreaux).

Nos conclusions sont bien sur provisoires; mais nous commençons à percevoir l'habitat rural sundgovien dans sa globalité, et les "facteurs culturels" derrière lesquels nous avons conscience de nous retrancher trop souvent pourront être cernés de plus près, peut-être jusqu'à l'irréductible, par une solide étude archéologique, l'exploitation des textes, et un inventaire des comportements qui reste encore à faire. L'histoire de l'habitat rural sundgovien se transforme ainsi lentement en une histoire rurale tout court... En attendant, l'édition régionale de luxe de vieux textes dépassés depuis trois quarts de siècle, même lorsqu'ils ont été écrits en 1975, a encore de beaux jours devant elle.

Marc Grodwohl, 20.03.75



## 5. NOTES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- I. RIFF Adolphe: Volkskunst im Sundgau, Bühl 1943
2. VOEGELE Ch.: L'art populaire au Musée sundgovien d'Altkirch, in Art Populaire d'Alsace, p165 etss, Stbg 1963.
3. BIERY René: Notes sur la poterie sundgovienne d'autrefois, in Annuaire de la Société d'Histoire sundgovienne, 1952
4. KLEIN Georges: Catalogue de l'exposition "Céramiques populaires alsaciennes", Strasbourg 1973
5. KAESTNER A.: Volgensbourg, type de village sundgovien, in Annuaire de la société d'Histoire de Huningue 1958.
6. BRENDER Raymond: La Péroise St Blaise et son clergé, de 1803 à 1830, in Annuaire de la société d'Histoire sundgovienne, 1970.
7. FREI Karl: Zur Geschichte der sargovischen Keramik des 15-19 Jh., in Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, Band 33, Heft II2, Zurich 1931.
8. STINTZI Paul, le Sundgau de 1648 à 1848, in Mulhouse et le Sundgau, Mulhouse 1948.
9. SPECKLIN Robert,: Altkirch, type de petite ville (1949) Centre de Documentation Universitaire, Paris.  
Le chapitre qui nous concerne (l'industrie des poêles en faïence, pp 28-30) est un exposé très complet pour les XIXe et XXe s.
10. MAISONS PAYSANNES D'ALSACE n° 4
11. Reproduction d'une série de carreaux de ce type dans "le Sundgau", Saisons d'Alsace n°48
12. SCHWEITZER Joël: Leibersheim, **origine** et disparition d'un village médiéval, in Bulletin des Amis du Vieux Riedisheim Décembre 1974.
13. sauf celle des poêles mobiles qui apparaissent dans le Sundgau dès le début du XIXe s. mais qui sont une production spécifiquement urbaine qui n'est pas étudiée ici.
14. Liber de arte Distillandi de compositis Strasbourg 1512
15. HERTZOG Paul: Ein Mehlerfahrt durch den Sundgau.
16. MEYER Gilbert et Pierre BRUNEL: L'archéologie médiévale à Colmar. In Annuaire de la société d'histoire et d'archéologie de Colmar 1974-75. P. 110: habitat du X-XIe s. Pp 120 et 121: typologie des terres cuites de poêle-chronologie- densité relative des formes- IXe-XXe s.

N°	PROVENANCE	PLANCHE
CI	Volgensbourg	7
C2	Wahlbach, Maison Ernest Erb land	I5
C3	idem	6
C5	Wahlbach	I6
C6	Volgensbourg	7
C8	Wahlbach, maison Ernest Erblend	I5
C9	Gommersdorf, maison 7I	I4
C10	Moyen-Muespach, maison du charron	I7
C11	idem	I7
C12	Wahlbach	I8
C13	Leymen	9
C16	Keppelen	I2
C18	Koetzingue	20,2, et page 4
C19	Rentzwiller	20
C21	Bartenheim	2I
C22 C23	Gommersdorf, maison 7 I	I4
C26	Lutter Ancien Tribunal	4 et 2
C27 C28	Eschentzwiller	3
C31	Hundsbach	9 et 28
C29 C30	Volgensbourg	7
C32	Leymen	30 et I3
C33	Biederthal Maison Spenleheuer	2 et 8



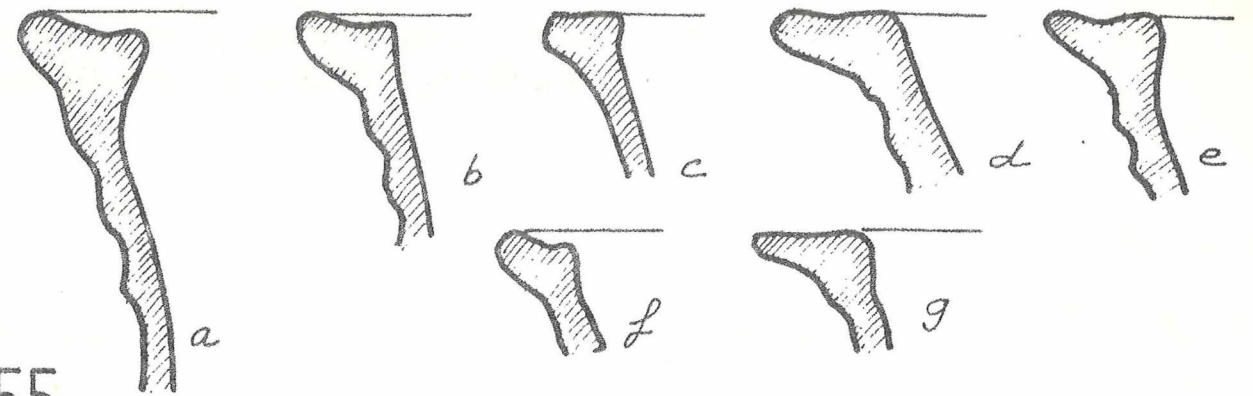
C38	Hagenthal	II et I2
C39	Wolschwiller	I6
C42 A	Bouxwiller	9
C42BC	Bouxwiller	I8
C43	Attenschwiller	II
C44	Biederthal	I3
C45	Saint-Ulrich	I6 et 2
C47	Château d'Orschwir	2
C49	Moyen-Muespach Maison du charron	I7
C50	idem	I7
C55	Habsheim, village disparu de Oberdorf	I
C56	Gommersdorf, maison 3 A	I

Note: l'ordre des planches suit à peu de choses près le plan du texte.  
Les dessins sont, sauf mention contraire, à l'échelle I/2 pour les carreaux au pochoir, au motif répété 4 fois, seul le quart du décor a été dessiné, à l'échelle I/I.

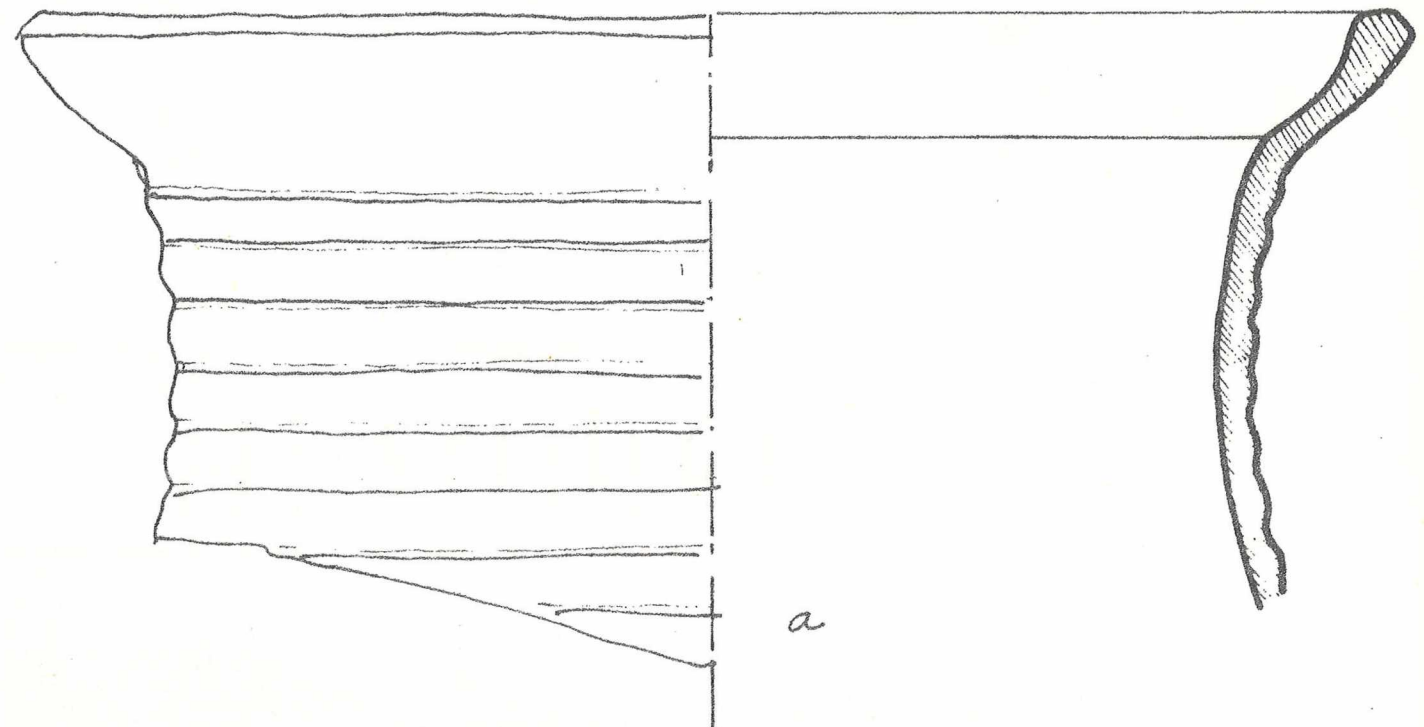
Les dessins sont de Jacques Steinmann, Marc Grodwohl et Dominique Montagne.

Par suite d'une erreur de composition, impossible à rectifier en cours d'impression, la planche 25 manoue.

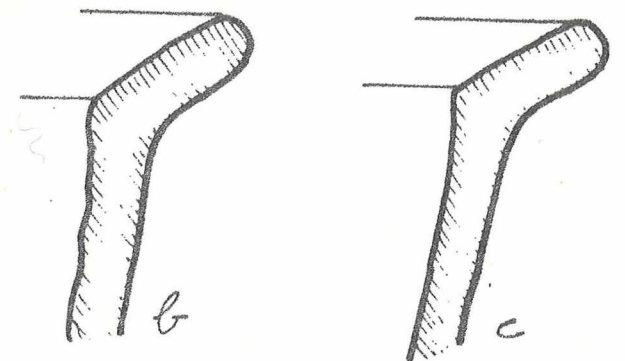
# POTS DE POELES



(55)



(56)





LES CROIX RURALES DEKOETZINGUE

par André MUNCK

Koetzingue est un de ces villages sundgoviens dont l'histoire n'a pas retenu le nom. Les guerres et les dévastations qu'elles entraînent après elles, les épidémies et leurs cortèges de deuil, sont pourtant passées aussi dans ce village, laissant derrière elles des traces indélébiles. Des maisons ont été construites, ont disparu, détruites ou abandonnées. Des familles se sont installées en ces lieux, se sont éteintes au fil des siècles et seuls quelques registres en gardent les noms.

Deux faits marquants se signalent à l'attention de celui qui s'intéresse au passé de Koetzingue; le village disparu de Goutzwiller situé sur son ban, ainsi que l'antique voie romaine qui se scindait en deux près de Rentzwiller et dont une branche traversait une partie du ban de Koetzingue.

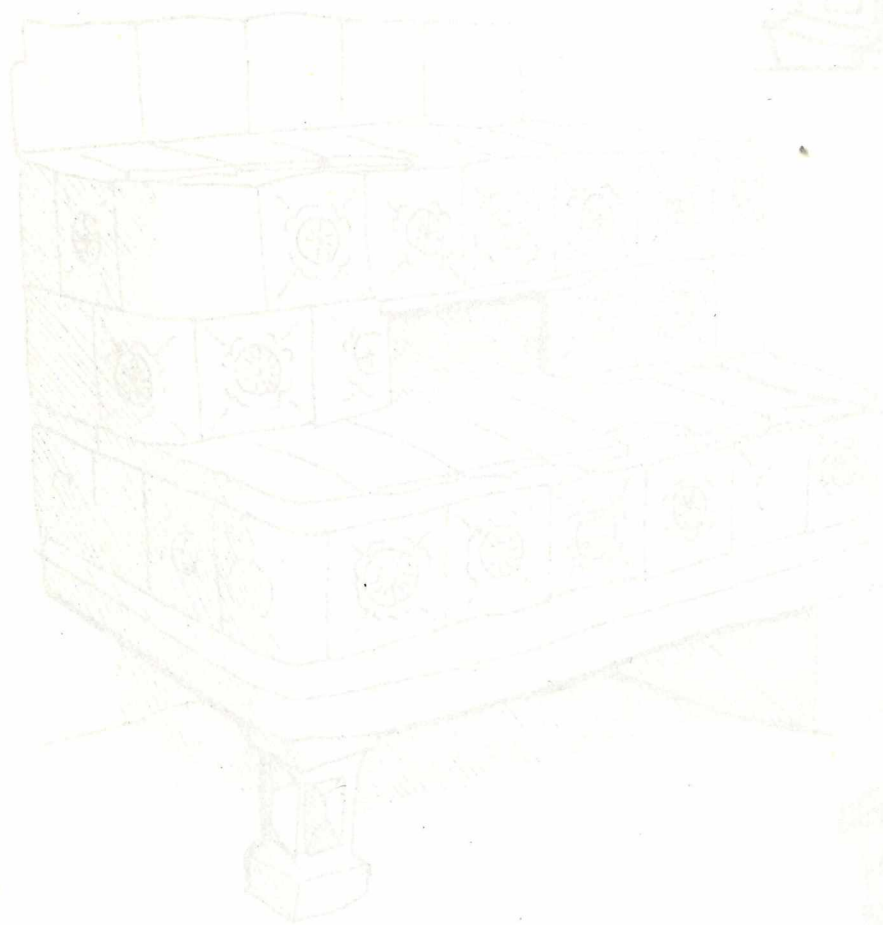
De par sa situation à l'écart des grands axes routiers actuels, Koetzingue garde une grande part de son originalité primitive qui contribue beaucoup à son charme, cette remarque vaut également pour ses habitants, très ouverts et coopératifs à l'égard des étrangers posant des questions sur les us et coutumes, l'habitat, les objets usuels anciens de ménage ou agricoles etc...

Pour ma part, j'ai essayé de dresser l'inventaire des croix rurales et des histoires qui se rattachent à l'érection de ces monuments de la piété populaire. Non pas un inventaire pur et simple, avec les mesures des croix, l'emplacement exact, la matière, la forme, les détails importants; cela est une bonne chose mais ne rend pas l'essentiel, ce qui a poussé les gens à dresser des croix un peu partout, dans la campagne. Un inventaire est un document essentiel mais ne contribue nullement à la connaissance de l'état d'esprit de ceux qui les firent élever.

Une première constatation s'impose de prime abord: le village a une moyenne de croix nettement supérieure, avec treize croix au total, dont deux disparues, à la moyenne générale du Sundgau qui se situe entre sept ou huit croix par village.

A titre de comparaison, notons le nombre de croix des villages alentours: Waltenheim sept, Rentzwiller dix, Lendser sept, Magstatt-le-bas sept, Magstatt-le-Haut cinq et Wahlbach neuf croix. Le touriste non averti qui traverse Koetzingue peut s'étonner de ne pas apercevoir une seule croix dans le village même, ceci pour la bonne raison que presque toutes les croix sont implantées au bord des chemins communaux, pour quelles raisons? aucune indication n'a pu m'être fournie à ce sujet.

La mise en place des treize croix de Koetzingue s'effectua sur une période d'environ 250 années. La plus ancienne croix datée remonte à 1736, la dernière à 1958. Toutes les croix de Koetzingue sont





en pierre. Cinq croix datent du XVIII<sup>e</sup> siècle: la plus ancienne de 1736; une croix disparue de 1756 d'après les renseignements recueillis; une de 1762 ou 67; un médaillon vers 1740-1750; une autre de 1773 pour le fût, le haut refait en 1802.

Trois croix du XIX<sup>e</sup> siècle: la première en 1800-1805; une en 1810; la troisième en 1838.

Trois croix du XX<sup>e</sup> siècle: l'une en 1929-1930, l'autre en 1930 et la dernière en 1958.

En plus, une croix disparue vers l'emplacement de l'ancien village de Goutzwiller ainsi qu'une croix enchassée dans le mur d'une maison. D'après ces dates, la période la plus favorable à l'implantation des croix de Koetzingue se situe au XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui concorde avec les données des autres villages du Sundgau, avec un point mort dû à la Révolution Française. Puis suit la période moderne, qui ne semble pas devoir s'arrêter de sitôt, les habitants de nos villages étant redevenus sensibles à la tradition qui veut que là où une croix est détériorée ou cassée, une autre soit remise à la même place.

Dans l'inventaire général du Sundgau, les croix sont normalement numérotées avec six chiffres, pour simplifier elles le sont ici de un à treize. On retrouve ces numéros près des croquis de chaque croix ainsi que sur le plan d'implantation qui montre en outre l'emplacement de l'église et celui du cimetière.

Comme dit précédemment, les habitants du village de Koetzingue sont remplis de bonne volonté pour donner tous les renseignements possibles. Les us et coutumes, les superstitions, les légendes, tout ce qui peut intéresser un chercheur, mais sur le chapitre des croix, l'histoire de la plupart d'entre elles s'est estompée dans le temps et n'a pu être suffisamment étouffée comme il aurait été souhaitable de la présenter.

Il est vrai qu'il reste relativement peu de vieilles gens à Koetzingue qui, pour une population d'environ 280 personnes, compte une cinquantaine d'enfants entre 4 et 12 ans. Aussi ne sera ce qu'une histoire incomplète et pleine de lacunes que nous livrons ici à nos lecteurs, en commençant par les croix les plus anciennes.

N° 9 Très belle croix à panneau à quatre feuilles située au bord du "Landserweg" à la sortie du village. Les extrémités hendées sont fortement allongées pour ce genre de croix et confèrent une certaine élégance à l'ensemble. Le Christ en croix, dont la sculpture est peu accentuée, prend toute la place disponible à l'intérieur du panneau, la tête a malheureusement été mutilée entre 1961 et 1963. Sur le fût figure la date de 1736, des ferrures latérales et circulaires retiennent le panneau au fût qui s'emboîte dans un socle massif. La croix va être prochainement transférée et rénovée par suite de l'élargissement du chemin. Cette croix, ainsi que la n° 6 qui va suivre ont fait l'objet, avec les autres croix à panneau à quatre-feuilles du Sundgau, d'une étude parue dans "Archives de l'Eglise d'Alsace" (1970, tome XVIII de la nouvelle série).

N° 6 Une croix du même genre se dressait à l'entrée du village en venant de Rantzwiller, à droite devant la maison Schill, au n°2 de la rue Principale. Elle portait dans la cuvette la sculpture de Saint-Léger. Un jour, un camion en faisant une marche arrière heurta malencontreusement la croix et la renversa; au lieu de la faire réparer ou du moins de garder les différents morceaux, on les jeta aux ordures; elle était datée de 1756 comme le rapporte un article sur Koetzingue paru dans "L'Alsace" du 4.10.1952.

N° 5 Dans le village même une personne m'avait indiqué que chez Madame Goepfert, rue de Magstatt-le-Bas n°2, je trouverai une pierre avec une vieille inscription ou date. La propriétaire, très aimable, me montre en effet la quatrième marche de l'escalier, qui de l'extérieur de la maison mène à la cave et qui porte la date de 1810, en m'expliquant que, paraît-il, en son temps s'élevait à l'emplacement de la maison une chapelle dont le seul reste un linteau de porte, serait cette marche. Mais la plus belle découverte fut celle, au bas de l'escalier, dans le mur à côté de la porte de la cave, d'un médaillon de croix à panneau à quatre feuilles très bien conservé, quoique badigeonné avec de maie peinture d'aluminium. Le panneau contient la sculpture du Christ en croix flanqué de la Vierge et de Saint-Jean avec à la base une tête d'ange ailé. A notre avis, ce médaillon date des années 1740-1750. Madame Goepfert m'expliqua que lors de la réfection de ce mur, maintenant en agglomérés, il y a de cela quelques années, elle avait tenu à ce que ce médaillon soit remis exactement à la même place qu'il occupait précédemment. Interrogée sur sa provenance, elle n'a pu donner aucun renseignement. S'agit-il d'une croix se trouvant au carrefour près de la chapelle? si chapelle il y avait? cela est possible.

N° 8 Croix simple à branches égales sur fût avec moulure en cavet et socle. Fortes ferrures récentes rattachent les deux parties et qui cachent presque la date de 1762. Dans le croisillon, la sculpture en haut-relief de Saint Jean-Baptiste tenant dans sa main une croix patriarcale, à ses pieds et sur le côté droit un animal qu'on ne peut plus identifier. On se demande pourquoi Saint-Jean-Baptiste figure sur cette croix alors que le patron de la paroisse est Saint Léger (Leodegar) et dans le temps passé aussi Saint Vitus comme deuxième patron. La croix patriarcale à double branche est un attribut normal de Saint Jean-Baptiste depuis le XV<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'apparition à ses pieds d'une tête de cochon ou celle d'un bouc cornu mais jamais d'un animal entier comme dans la représentation ci-contre ou le saint a même l'air de caresser la tête de la main droite. Il se pourrait que l'artisan ayant sculpté cette croix ait voulu figurer Saint Antoine l'Ermite ou Saint Wendelin, deux saints particulièrement efficaces contre tous les fléaux menaçant les agriculteurs et leur bétail. Mais Saint Antoine a comme attribut habituel un tau et Saint Wendelin une houlette de berger. Quoi qu'il en soit, les habitants de Koetzingue viennent en lui Saint Jean-Baptiste, prénom d'ailleurs très en faveur dans le village.



N°7 Croix aux extrémités courtes et hendées, celle de droite étant cassée. Dans le trilobe aux intersections à courbes convexes est gravé dans un cercle le monogramme du Christ "IHS", plus bas la date 1802. En dessous de la ferrure reliant la croix au fût, les lettres suivantes: "EMO/NIE/I773"; donc un nom de famille "Monnier", les donateurs de la croix primitive. Plus bas encore en dessous de la moulure en cavet, la date de 1843, date d'une restauration puis un socle massif, le tout encadré par deux sapins et agrémenté par un parterre de fleurs.

Cette croix appartient à la famille Probst-Gigoz qui habite au 16 de la rue Principale, non loin de là. La famille Gigoz avait acheté une parcelle de terre cultivable d'une vieille demoiselle de Rantzwiller, la croix se trouvant déjà à cette place et dans l'état actuel. Les soins dont ils entourent ce monument sont imputables à deux décès survenus dans la famille à intervalle très rapproché. Deux frères, dont l'un était marié, moururent accidentellement. L'un, Jean-Baptiste, en tombant d'un cerisier, l'autre, Léodeger, en chutant de vélo presque devant la croix. C'est en souvenir de ces deux morts qu'ils entretiennent un petit jardinet autour de la croix et même suspendent, pour cacher l'extrémité droite cassée, un tableau de la Vierge, tableau qui est régulièrement démoli ou enlevé, sans doute par des gens qui estiment que la croix, même ~~utilisée~~, est plus belle que n'importe quel tableau religieux moderne.

N°II Le mode d'ériger des croix à panneau à médaillon rond succéda à celle des croix à panneau à quatre-feuilles. Une croix de ce genre se trouve à Koetzingue, au lieu-dit "Inneres-Holz". Assez petite elle est constituée comme les précédentes par le fût, avec une moulure en cavet, fiché dans un socle au trou rectangulaire, et de la croix proprement dite dont le panneau central rond à l'intersecction des trois branches de la croix, contient la sculpture peu accentuée, fruste et naïve, d'un saint tenant dans sa main droite des palmes. Les extrémités de la croix sont courtes et arrondies en bout. Des ferrures latérales encastrées dans la pierre retiennent ensemble les deux morceaux. Sur le fût, les initiales "I. D." maintenant effacées, qui pourraient se rapporter au donateur de la croix ou alors indiquer le nom du saint dans le médaillon, c'est à dire Saint Isidore, les palmes du martyr étant l'attribut habituel de ce saint.

N°4 Croix très élancée, au carrefour de deux chemins, cachée par la futaie. A la base en dessous de la moulure en cavet figuré dans un cartouche la sculpture peu accentuée de Saint Léger revêtu des habits pontificaux et tenant dans la main droite la crosse d'évêque dans la main gauche, l'instrument de son supplice qu'il dirige vers ses yeux, une sorte de vrille à bois avec laquelle on le rendit aveugle.

La partie supérieure de la croix est rattachée, comme à l'ordinaire, au fût par deux ferrures encastrées ainsi que par une ferrure circulaire. Dans le croisillon, dont les extrémités sont courtes et hendées, figure le monogramme du Christ I H S avec une croix sur le jambage du H, en dessous un cœur percé de trois clous. Mais c'est l'arrière de la croix qu'il faut examiner de près; en effet, dans le croisillon et presque jusqu'à la ferrure, est gravé

dans la pierre le texte suivant: "HER / L.B.GRA / BARBARA / FUC / HS / EHF / BRV / NER / ISIO". Ce qui donne: Hier liegt begraben Barbara Fuchs Ehefrau Brunner, c'est à dire: ici est enterrée Barbara Fuchs épouse Brunner.

Dans le registre des décès de la commune de Koetzingue, nous trouvons la mention du décès où il est noté qu'à 7 heures du matin le 29 novembre 1810, le mari vint déclarer au maire de la commune le décès de sa femme âgée de 57 ans.

On peut se demander quelles circonstances ont amené cette Barbara Brunner à être enterrée à cet endroit, et cette étrange déclaration du mari à 7 heures du matin à la Mairie. Peut-être s'agit-il d'un suicide, ce qui expliquerait la déclaration matinale, peut-être après une nuit de recherches ainsi que l'enterrement dans ce coin perdu de la campagne et non pas au cimetière.

N°3 Une croix de forme plus moderne, faite d'une seule pièce avec un Christ en haut-relief, se dresse à l'orée du bois au lieu-dit "Oben am Lendser-Weg". En dessous de la moulure en cavet la date de 1838, le Christ est assez expressif, les branches égales de la croix se terminent en arrondi avec une moulure. Ce genre de croix, avec quelques variantes, se trouve à une centaine d'exemplaires dans une région bien déterminée, sans que, jusqu'à maintenant, l'atelier ou le sculpteur aient pu être identifiés. L'érection de cette sorte de croix s'étale sur une période d'une trentaine d'années. Aucun indice non plus quant aux donateurs, sinon que cette croix servait d'arrêt lors des longues processions des rogations en son temps.

N°9 Vers Waltenheim en contrebas de la route se situe une croix assez monumentale, déplacée de quelques mètres ces dernières années par suite de l'élargissement de la départementale 19b. Sur un socle carré mouluré, dont le dessus figure un amoncellement de roches, s'élève une grande croix écotée, c'est à dire en forme de tronc d'arbre, avec un Christ en fonte de fer; une clôture protège l'ensemble.

Sur la plaque de marbre à l'évent du socle, le texte suivant: "Siehe wie ich dich liebte, 100 Tage Ablass. Wer vor diesem Kreuze, 5 Vater Unser, 5 Ave Maria und das Glaubensbekenntnis bet et, gewin: t 50 Tage Ablass".

Une deuxième plaque de marbre nous donne le nom des donateurs, la famille Jean-Baptiste et Véronique Lieby-Brunner, qui ont mis en place cette croix en 1930 à l'occasion de la mission tenue à Koetzingue.

N°2 Cette croix récente est remarquable par son socle, une meule massive, provenant d'un ancien moulin à huile, une croix moderne en pierre blanche avec un Christ en fonte de fer la surmonte. L'huilerie appartenait à la famille Dirringer-Gerum, 24 rue Principale qui, ayant cessé peu après la Guerre toute activité, trouvait dommage de jeter ces beaux vestiges ayant servi si longtemps. Ils décidèrent donc, à un endroit qui leur paraissait approprié, avec la meule et d'autres parties en pierre, d'ériger une croix. Ce qui eut lieu en 1958, la croix par Corati de Kingersheim, le Christ acheté en Allemagne.



**N°13** Une croix à quatre branches égales, sans sculptures ou ornements, est enchassée au rez-de-chaussée, au milieu de la façade donnant sur rue, de la maison Pfimlin, Rue de la Liberté n°5. Personne n'a pu fournir de renseignements quant à sa provenance, car il s'agit certainement du réemploi d'une croix cassée. En dessous de la croix, on remarque dans le crépi du mur un V, signification symbolique sans doute, qu'on retrouve sur d'autres croix du Sundgau. Il est possible qu'une inscription ou sculpture se trouve à l'arrière de la croix, mais la façade ne sera refaite que l'année prochaine. La maison fut construite en 1616 mais plusieurs fois reconstruite en partie.

**N°10** Nous avons laissé pour la fin de cet aperçu des croix de Koetzingue, celle du village disparu de Gutzwiller. Ce village se trouvait au sud de Rantzwiller, dans une dépression de terrain, au bas d'une petite colline. Les Gutzwillerpfad, -Bächle et Gutzwillerweg en rappellent le souvenir.

Les auteurs anciens placent sa disparition à des époques assez diverses. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ou pendant la Guerre de Trente Ans. Werner dit qu'en 1489 le village avait déjà disparu, d'autres pensent que ce fut en 1444 par les Armagnacs. Ce qui est certain, c'est que Koetzingue connut pas mal de déboires et aléas avant de pouvoir s'approprier la majeure partie du ban, au détriment des villages de Magstatt-le-Bas, Rantzwiller et Zaessingue. Dans un article paru dans "L'Alsace" des 7 et 8.2.1968, Robert Specklin a fait la synthèse de toutes ces données, contradictions et controverses.

À la mémoire du village disparu et satisfait d'avoir obtenu gain de cause, la commune de Koetzingue érigea une croix dont il ne reste malheureusement plus rien; même les gens les plus âgés du village ne se rappellent plus la forme qu'elle avait.

Voici en quelques pages tous les renseignements recueillis sur les croix de Koetzingue au cours de quelques demi-journées passées dans ce village, bien d'autres choses pourtant restent à découvrir. Un exemple: la famille Dirringer-Gerum conserve précieusement une vieille poutre portant les lettres et date suivantes: "6SHI68 BEBR ATL.BEIDSNF". La date et le monogramme du Christ sont faciles à identifier, 1668 et IHS à l'envers, il en est tout autrement des lettres qui suivent. Mais peut-être que cette question intéresse un autre chercheur qui trouvera la solution.

Il est nécessaire que d'autres personnes se penchent dans les prochains temps sur le passé de nos villages sundgoviens. Le temps passe vite; les traditions et les coutumes se perdent, les souvenirs s'estompent, les villages changent de visage au fil des ans et il reste encore tellement de choses à noter pour l'avenir dans tous les domaines, avant que cela ne soit irrémédiablement perdu.

C'est le souhait que nous exprimons.

André MUNCK

